

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

6-27-2008

04. Un véritable accompagnement spiritual; à M. Poupart

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Repository Citation

de Mare, C. (2008). 04. Un véritable accompagnement spiritual; à M. Poupart. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/45>

This Chapitre II is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Un véritable accompagnement spirituel

à M. Poupart¹

La lettre qui suit est adressée à M. Poupart², directeur spirituel au séminaire de Saint-Sulpice. Elle n'est datée que de 1839 et a donc été écrite durant la dernière année du séjour de Libermann à Rennes. Le séminariste dont il est question ne nous est pas connu.

La lettre est intéressante par son contenu pour tous ceux qui s'occupent d'accompagnement spirituel, pour employer le langage d'aujourd'hui. Nous la reproduisons entièrement. Elle nous décrit minutieusement la méthode de direction spirituelle pratiquée par Libermann avec ses dirigés, comme on les appelait à l'époque.

Vivent Jésus et Marie !

1839

Mon très cher Père en Notre-Seigneur, que Jésus, notre unique tout, soit le maître absolu et l'unique vie de nos âmes, afin qu'il y vive et règne tout seul devant son Père, au milieu de la douleur, de l'accablement, de la destruction et de l'anéantissement de toute notre misérable nature, qui n'est que péché et abomination devant lui³.

¹ L.S., II, pp. 386-390.

² Voir index.

³ Ces paroles pessimistes se comprennent mieux en se rappelant que Fr. Libermann vivait à ce moment une épreuve physique, morale et spirituelle très pénible.

J'ai reçu, il y a longtemps, une lettre de monsieur N.⁴ et c'est à cette occasion que je vous écris ceci. Je suis bien aise de profiter de la circonstance pour connaître quel est votre sentiment par rapport aux choses que je vais vous dire. J'ai déjà eu plusieurs fois envie de consulter là-dessus, et j'ai eu beaucoup d'inquiétudes. Veuillez examiner devant Dieu, et me dire ce qu'il vous en semble.

Monsieur N. me demande donc dans sa lettre mon avis sur la manière de faire oraison et, en général, sur la manière dont il doit se conduire. Ce n'est pas la peine de vous rapporter ici toute la réponse que je lui ai faite ; vous la verrez sans doute ; au moins je vous prie de lui en demander communication. Je vous dirai seulement ici la raison pour laquelle j'ai pensé qu'il devait faire ainsi. Je crois et j'espère de la miséricorde de Dieu que, s'il se conforme à ce que je lui dis dans cette lettre, il ne manquera pas de se sanctifier et de faire de très grands progrès.

Il m'a semblé qu'il ne serait pas à propos qu'il se mît déjà à faire oraison sans considérations⁵, par une vue simple et pure, se tenant uni à Dieu dans un esprit de foi dégagé intérieurement des sens. Je crois que cet état ne peut jamais être pour les commençants, parce qu'ils sont habitués à agir en tout par l'imagination. Ils ne sont pas encore assez dégagés des sens et n'agissent même que par voie de sensations. Cela fait qu'ils ont bien des obstacles insurmontables pour aller à Dieu purement et sans le secours de l'imagination et des sens, à moins que Dieu ne les attire fortement par cette voie. Et même alors ils le feront d'une manière sensible, c'est-à-dire qu'ils ne feront pas précisément des considérations, mais ce sera dans leur imagination une représentation intellectuelle de Dieu qu'ils sentiront, dont ils jouiront, et à laquelle ils s'uniront. Ceci vaut sans doute mieux que les considérations ; mais, à moins que Dieu n'y pousse fortement, ils ne parviendront pas à se dégager complètement.

⁴ Il s'agit du séminariste, accompagné par M. Poupart, et dont il va être question.

⁵ Il est question ici à plusieurs reprises de « considérations » ; Libermann désigne ainsi la méditation, qui met en œuvre l'esprit et l'imagination, suivant une méthode qui diffère selon les écoles spirituelles. Il y a ainsi la méthode de Saint-Sulpice, pour aider les commençants. La « méditation » devra conduire à la contemplation, forme d'oraison plus simple et moins discursive.

Je crois que, dans les commencements, Dieu se conforme à notre faiblesse et se communique à nos âmes d'une manière sensible, c'est-à-dire qu'il se communique à notre imagination et aux autres sens intérieurs, et qu'il nous attire à lui par le moyen de considérations.

Quand, par là, il a une fois purifié nos sens et nous a dégagés des sensations et des jouissances, quand il a rempli notre âme de ferveur, de désirs de sanctification et de renoncement à elle-même et à toutes choses, alors il se retire peu à peu dans notre intérieur, s'éloigne des sens, et agit plus purement, opérant par la foi qu'il communique aux facultés intimes et toutes spirituelles de nos âmes. Cette foi est toujours accompagnée de la charité; mais le tout est insensible, et s'opère uniquement dans le plus intime et purement spirituel de nos âmes.

Ce moment où Dieu fait la séparation d'avec les sens est le plus critique, à ce qu'il semble, et le plus décisif pour une âme. Elle se croit perdue, n'ayant plus le sentiment de son union avec Dieu, et elle croit qu'elle est infidèle et que Dieu l'abandonne. Alors elle court un grand danger de tomber dans le découragement, les inquiétudes, les scrupules et autres maux sans nombre. Si elle est bien renoncée, elle surmonte toutes les peines et les difficultés, et parvient à la véritable vie intérieure et contemplative; si elle n'est pas renoncée, si elle se recherche elle-même, elle s'en va peu à peu et devient quelquefois plus imparfaite et plus mauvaise qu'elle n'avait d'abord été.

En tout cela, il me semble que la chose importante est de laisser agir Dieu dans les âmes, de suivre son action et de s'appliquer à les disposer de manière qu'elles soient fidèles à cette opération divine, en laissant agir Dieu en liberté, et ne l'entravant point par les détours, les imperfections et l'action propre trop violente. Voilà pourquoi je m'y suis pris ordinairement de cette façon. Ayez la bonté d'examiner cela devant Dieu et de me dire votre avis là-dessus.

Lorsque je voyais une âme dont la portée paraissait élevée, je veux dire une âme qui me semblait appelée à la perfection de la vie intérieure (et il y en a plus qu'on ne pense), je commençais par lui donner une forte idée de la perfection chrétienne afin qu'elle fût frappée et comme enlevée. J'en

agissais ainsi, parce que dans son intérieur Dieu la poussait avec violence. Voyant la hauteur et la beauté de la chose, elle en était ravie et elle entraînait dans un désir violent de parvenir à cet état si beau et si admirable.

Ensuite je tâchais de lui montrer la perfection dans son ensemble et dans toutes son étendue, autant que Dieu me donnait de le faire. Il me fallait quelque temps avant de pouvoir aller au particulier et donner à cette âme une direction convenable à son état pour la pratique. Lorsque une fois j'avais accès, et que Notre-Seigneur me faisait connaître l'intérieur de cette âme, alors je voyais la difficulté qui existait en elle, et je dirigeais les attaques de ce côté. Mais dans ce moment, je tâchais de l'éloigner du trop de mouvement, de la précipitation, du trouble, des inquiétudes, etc., afin de la tenir en repos pour qu'elle pût être toujours vis-à-vis de Dieu et suivre plus facilement tous ses mouvements. Cette paix la disposait peu à peu à cette vie intérieure, et la menait toujours à la contemplation aussi bien qu'au renoncement.

J'insistais beaucoup sur le renoncement intérieur et universel, et j'appuyais continuellement là-dessus, établissant même la paix sur ce fondement, de manière que ces âmes étaient toujours occupées à se renoncer et à se purifier. Je croyais que cela était particulièrement l'état des commençants, et pendant longtemps je ne leur parlais jamais d'oraison. Je ne sais si je faisais bien ; mais je pensais que, puisqu'ils cherchaient à être intérieurs et renoncés en tout, Dieu perfectionnerait en eux l'esprit d'oraison, et que, vivant toujours à la paix et à la douceur intérieure, à la modération et à la gravité d'esprit, ils ne manqueraient pas de connaître et de suivre Dieu et ses inspirations.

Lorsqu'ils m'en parlaient, je sondais leurs goûts intérieurs et leur manière de faire oraison ; je tâchais de rectifier ce que je croyais défectueux, mais je les laissais faire. Et il me semble que peu à peu ils étaient menés à cette oraison pure de la foi et de l'union à Dieu par une simple contemplation.

J'admirais comment souvent ils me disaient des choses qui se passaient en eux et qui étaient de pure contemplation, et cela sans que je leur eusse jamais dit un mot pour les mettre en cet état. Alors je leur disais

qu'ils pouvaient agir de la sorte et continuer en cet état ; tout cela sans appuyer, mais les laissant suivre le mouvement intérieur, sans dire ce que c'était que cette façon de faire oraison. Plus tard, lorsque les choses devenaient intérieurement insensibles, et qu'il n'y avait plus moyen de faire des considérations (car jusque-là ils faisaient encore des considérations, au moins souvent, excepté quand Dieu se déclarait trop fortement et les empêchait d'en faire), lorsqu'ils avaient du dégoût pour les considérations et que je n'y voyais plus de fruit, je les engageais à cette simple vue de Dieu, et les portais à se tenir devant lui par la foi.

Voilà, mon cher Père, les points sur lesquels je vous prie de me donner votre avis, après les avoir examinés devant Dieu. J'aurais encore à vous dire une foule d'autres choses qui ne me reviennent pas pour le moment.

Je suis, dans la charité très sainte de Jésus et de Marie, votre tout pauvre serviteur.

François Libermann